

ROMUALD JANDOLO

La nuit Américaine

C'est un voyage au cœur de la nuit avec tout ce qu'elle comporte de sensations et d'apparences, de chimères et de faux-semblants, que propose le plasticien Romuald Jandolo pour son exposition personnelle à l'Artothèque de Caen. Suite à une résidence à Winnipeg au Canada, où l'artiste s'est imprégné de l'histoire et de la culture de ce territoire, il retranscrit une vision fragmentée de la conquête de l'Ouest, alimentée par des mythes et des légendes mais également par les archétypes des premiers peuples du continent américain.

Romuald Jandolo a passé son enfance au sein d'une famille de gens du voyage, où le seul accès au monde extérieur se faisait par le biais de la télévision qui diffusait des séries américaines et ce sont ces images de l'extérieur qui entrent en scène dans son exposition. Ainsi l'artiste va réutiliser et détourner de nombreux clichés qui hantent nos esprits d'européens.

La vie artistique est toujours jalonnée d'étapes à franchir, de recul à prendre et de visions à interpréter. Le plasticien nourrit depuis près de deux ans, un projet de voyage aux Etats-Unis, avant qu'il ne passe par une résidence d'un an à la Casa Vélasquez de Madrid en 2016. Il envisage un road-trip de plus de 10 000 km pendant lequel il pourrait rejouer certaines scènes de grands films américains comme « *Macadam cowboy* » ou « *Thelma et Louise* », produisant un documentaire-fiction de son excursion. Avec « *La nuit Américaine* », il détermine la première étape de ce déplacement : celle du paysage fantasmé. Sa résidence en Espagne lui a permis de glaner diverses sensations et objets liés au colonialisme, aux civilisations anciennes et aux croyances mystiques. Des éléments qui résonnent aussi sur le territoire américain. Et ce sont deux symboles forts du pays de l'Oncle Sam qui sont rassemblés dans une seule et même installation, accueillant le visiteur en haut de l'escalier de l'Artothèque et donnant d'emblée le ton de cette odyssee : le tipi, habitat traditionnel des Nord-Amérindiens et la tête de *Mickey Mouse*, figure emblématique de Disney. L'utilisation de morceaux de cuir font de cette œuvre une construction authentique au ton grinçant.

Plus loin, dans l'espace d'exposition, ce voyage en territoire imaginé a pour point de départ un paysage : une immense fresque est réalisée au crayon graphite sur le mur principal. Il s'agit d'une maison qui explose, mais pas n'importe laquelle : « *La petite maison dans la prairie* ». Cette destruction a signé la fin d'une époque pour les nombreux spectateurs du feuilleton mondialement connu. Elle symbolise également la fin du « *rêve américain* ». Entre apparition et disparition, la fresque se lit comme un ensemble d'éclats recomposant cette image fantomatique gravée dans la mémoire collective.

L'ensemble de sculptures et de dessins présentés, possède également une dimension fragmentaire reliant le mythique au profane, mêlant souvenirs de voyage et souvenirs d'enfance. Les différentes stèles ou totems déployés dans l'espace font écho aux œuvres primitives tandis que les matériaux utilisés relèvent également du primitivisme : le bois, le bronze et la céramique sont des matières utilisées depuis des millénaires et les œuvres peuvent s'appréhender comme un retour aux sources de la création.

Les pièces en céramique émaillée viennent se confondre avec une série d'ex-voto en bronze représentant des parties du corps (une main, des dents, un estomac, un colon)... On distingue donc des morceaux de corps fréquentant des fragments archéologiques et des formes animales aux couleurs scintillantes et aux finitions précieuses. Toutes ces figures viennent constituer une sorte de grand trésor, comme le butin d'un pirate échoué sur plusieurs îlots et exposé aux yeux des visiteurs.

Les pièces épousent des assemblages de socles, comme des modules, qui s'apparentent d'avantage à des architectures modernes qu'à des socles à proprement parlé. L'artiste qui pour la toute première fois, utilise ce moyen de monstration, a justement voulu briser l'académisme de la sculpture soclée pour faire du piédestal, non pas une mise à distance de l'œuvre mais une architecture flottante à part entière. Et cette impression que les objets flottent aux sommets de petits îlots est renforcée par une autre œuvre : le dessin d'un bateau flottant à même le mur. Ce bateau fantomatique est tiré d'une photographie prise par le grand-père de l'artiste en 1973 au parc d'attraction Disneyland à Orlando. Cette figure résonne comme un objet de rêverie auquel le portrait du dormeur qui le jouxte (le frère de l'artiste) fait écho.

Une autre figure endormie, celle d'une vieille femme sur un rocking-chair, occupe un grand dessin sur le mur adjacent tandis que sur le mur d'en face, on peut voir la grand-mère de l'artiste entourée de deux personnages mythiques de Disneyland : ***Mickey et Minnie.***

Jusqu'alors, Romuald Jandolo a toujours développé un intérêt particulier pour l'espace domestique : le domus (intérieurs de chapiteaux, de caravanes, chambres, espaces intimes...). Mais c'est un code personnel qu'il vient briser aujourd'hui grâce à une exposition qui magnifie d'avantage l'extérieur du domus. Il dit lui-même que c'est la première fois qu'il relègue son histoire personnelle au second plan afin de laisser la place aux œuvres et c'est précisément cette ouverture sur l'immensité de l'inconnu qui se positionne en rupture avec le passé, qu'il soit personnel ou artistique. Ainsi, cette exposition parle ouvertement de ce que doit être le cheminement artistique : une quête qui se codifie puis qui rejette ses propres codes afin de se réinventer, de se renouveler et de se poursuivre.

Même si Romuald Jandolo s'est toujours inspiré de ses archives personnelles, des membres de sa famille et de sa propre enfance pour créer ses œuvres, « La nuit américaine » se détache par son traitement global qui se fait plus tranché et moins grandiloquent que dans ses expositions antérieures. Il s'ancre dans la tradition artistique en utilisant des matériaux nobles. Il épure, il recentre son travail en le focalisant non plus sur l'intériorisation artistique mais sur l'extériorisation de sa vision qui se fait plus universelle. Une ouverture sur le monde qui s'éloigne de son esthétique identitaire. Il s'attache d'avantage à transgresser et à hybrider les matériaux et les formes en manifestant par ses gestes, sa volonté de devenir quelque-part, étranger à son propre travail. Afin de contrer une forme de déterminisme artistique, il s'empare des images stéréotypées pour mieux les défaire, il se détache de ses propres codes, de son identité communautaire, il décroïssonne sa vision, pour mieux devenir un véritable regardeur du monde qui nous entoure.

Tout en restant profondément matérielle et tangible, l'exposition de Romuald Dumas Jandolo nous livre donc une vision éminemment cinématographique de la notion de voyage, entraînant le regard aux confins d'une réalité fantasmée.